

Décoloniser la muséologie ?

François Mairesse

*Université Sorbonne nouvelle (CERLIS, CNRS, ICCA) –
Paris, France*

L'idée de « décoloniser le musée » repose essentiellement sur trois principes : restituer un certain nombre d'œuvres ou d'objets illicitement acquis, transformer les anciens dispositifs expographiques coloniaux et développer des collaborations pour produire un nouveau type de discours en conformité avec les revendications post-coloniales. C'est dans ce contexte que la proposition de nouvelle définition de l'ICOM présentée à Kyoto a été conçue, le comité ayant rédigé cette dernière en soulignant que :

« Les musées en tant qu'institutions ont été fondés à la croisée de la quête de la connaissance et des nouveaux paradigmes scientifiques, marqués par la violence extrême mise en œuvre par les puissances européennes pour coloniser l'Amérique, l'asservissement des populations africaines, les persécutions religieuses et les expulsions en Europe. » (MDPP, 2019).

Peut-on, selon la même logique, évoquer l'idée d'une décolonisation de la muséologie ? C'est la formule qu'emploie Hugues de Varine en 2005 pour évoquer, dans une vision influencée par la critique d'Adotevi et la nouvelle muséologie, la manière dont l'humanité pourrait assurer plus collectivement la préservation du patrimoine. Par-delà le contexte muséal évoqué plus haut, l'idée d'un discours post-colonial sur la muséologie porte moins sur les politiques patrimoniales que sur la théorie elle-même et la littérature qui lui est consacrée. Quelques auteurs ont commencé à s'atteler à cette tâche : Teresa Scheiner a ainsi évoqué (2017) la prééminence, au sein de l'ICOM notamment, des discours anglophones et francophones sur le musée, au détriment des auteurs publiés dans d'autres langues. Bruno Brulon Soares et Anna Leshchenko (2018) sont les premiers à avoir cherché à objectiver cette tendance présentée comme hégémonique, en étudiant notamment les références de *l'International Handbook of museum studies* et celles du *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*. Leur constat est sans appel, le premier citant quasi exclusivement des auteurs anglo-saxons, le second présentant en majorité des auteurs francophones et anglo-saxons, les deux accordant une place très réduite à la pensée extra-occidentale sinon extra-européenne. Selon les auteurs :

« la théorie de la muséologie produite au cours du dernier demi-siècle pour définir sa propre interprétation morale de la réalité s'est révélée marquée par des paradigmes créés au sein des structures coloniales du pouvoir, excluant les approches et les expériences qui ne peuvent être

traduites – culturellement ou linguistiquement – dans le discours de ces centres épistémiques » (Brulon Soares & Leshchenko 2018, p. 75).

Ainsi, même la nouvelle muséologie, à travers la figure d'un Hugues de Varine, pourtant l'un des premiers à penser la décolonisation de la muséologie, est présentée comme une appropriation, par la muséologie française, d'idées partiellement extra-européennes (*Ibid.* p. 70). Si le calcul des citations révèle des différences de traitement indubitables entre les courants linguistiques, les conclusions qui en sont tirées me semblent devoir être discutées.

Une telle analyse repose en effet sur plusieurs hypothèses sous-jacentes. J'en relèverai ici quatre : la première est liée à la temporalité de l'analyse (le travail se fonde sur la décennie 2010-2020) ; la seconde semble supposer que la répartition du nombre de chercheurs dans le monde est relativement homogène (sinon il n'y aurait pas de déséquilibre) ; la troisième sous-tend que tous les chercheurs s'adressent à l'ensemble de la communauté muséale ; selon la quatrième, un auteur produisant des idées originales devrait être cité.

La langue comme structure de pensée et sa domination

La décolonisation de la muséologie semble devoir passer par la fin de la domination des deux espaces linguistiques dominants que sont l'anglais et le français, et l'ouverture à d'autres espaces, comme le brésilien ou le chinois dont la littérature muséologique est considérable, afin de mieux refléter la diversité du système muséal mondial – par exemple la manière de concevoir le musée. Le principe fondamental sur lequel se fonde la critique portée par Scheiner, Brulon Soares et Leshchenko est en effet lié à l'usage des langues dominantes, soit l'anglais et, dans une moindre mesure, le français qui a dominé la pensée occidentale au XVIII^e siècle, mais dont l'influence a largement décliné tout au long du XX^e siècle. Seule, une (très) bonne maîtrise de ces langues permet à leurs auteurs de publier dans les revues internationales et d'accéder à une notoriété traversant les frontières, privilégiant dès lors les natifs de la langue sur ceux qui l'auraient apprise plus tardivement. Dans une telle perspective, la naissance dans un pays dont la langue est dominante confère un avantage significatif sur les autres, s'il veut publier dans des revues utilisant cette dernière.

Le fait que le français soit présenté ici comme jouissant d'un statut identique à l'anglais fera indubitablement plaisir à tout francophone, mais la langue de Molière décline de manière inexorable, la plupart des jeunes générations étrangères privilégiant l'usage de l'anglais comme seconde langue. Cet état de fait diffère sensiblement de la situation telle qu'elle se présentait encore dans les années 1960, lorsque de nombreux français (Sartre, Foucault), s'imposaient au sein de la pensée occidentale. Premier constat, donc : les deux « pôles de domination » sont dissymétriques et connaissent des trajectoires différentes : le français décline depuis plusieurs décennies, tandis que l'anglais ne cesse de renforcer son statut. Plutôt que de se fier à une image fixe, il semble beaucoup plus intéressant, en ce sens, d'explorer les dynamiques et les tendances : on observera ainsi la vitalité

et sans doute la notoriété croissante des auteurs lusophones ou hispanophones durant les deux dernières décennies, parallèlement à la diminution de l'influence d'autres régions (francophones, russophones, tchécoslophone, etc.).

Une répartition équivalente ?

La seconde hypothèse sous-tendant la différence de traitement semble se fonder sur le fait que la production académique est équitablement répartie à travers le monde (pourquoi se soucier de différences, si elles témoignent de déséquilibres de production ?). La littérature muséologique ressortant des différentes régions du globe est en fait loin de présenter des volumes de production similaires ; l'essentiel de celle-ci demeure, qu'on le veuille ou non, concentré dans deux régions (l'Amérique du Nord et l'Europe de l'Ouest) pour lesquelles les infrastructures muséales ou universitaires sont les plus développées (Mairesse, 2019).

Dans un tel contexte, s'il s'avère que le nombre d'auteurs provenant d'autres régions est relativement limité, la répartition des citations, telles que celles répertoriées dans *l'International Handbook of Museum Studies* et le *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, ne reflèterait-elle pas, dans ses grandes lignes, celle de la production académique du champ muséal ? Si l'on peut observer des différences de traitement à cet égard, force est néanmoins de constater qu'elles sont peut-être moins criantes que si celles-ci étaient réparties de manière uniforme à travers le monde.

Ecrire pour soi ou pour le monde ?

Contrairement à l'idée d'une production conçue d'emblée comme internationale, il s'avère que la plupart des chercheurs (dans le domaine des musées) s'adressent d'abord à un « public » local et sont peu intéressés par le développement d'idées extérieures, tandis que seul un petit nombre entend s'adresser à la communauté internationale. Cette dernière catégorie est probablement très réduite et concerne essentiellement des chercheurs universitaires (plus rarement des professionnels). Les auteurs issus de cette catégorie – qu'ils soient français, brésiliens ou chinois – ne pourront espérer une certaine renommée que s'ils bénéficient de moyens naturels (capacités d'apprentissage des langues), culturels (formation linguistique d'un pays) ou techniques (dispositifs de traduction ou financements) suffisants pour interagir avec la *lingua franca* du moment. Bien sûr, dans cette perspective, les anglophones sont privilégiés, de même que les chercheurs des pays développés, et ceux provenant de certains petits pays, bien que linguistiquement dominés (Belgique, Pays-Bas, Pays scandinaves, Suisse), bénéficient sans doute aussi d'un avantage comparatif, ayant été formés très tôt à l'emploi de plusieurs langues et notamment l'anglais, au contraire des locuteurs provenant de grands espaces linguistiques homogènes (Espagne, France, Allemagne, Brésil, etc.).

Stratégies (nationales et internationales) de diffusion de la recherche

Il serait plaisant d'imaginer que l'émergence d'idées originales conduise à la notoriété, mais la situation est évidemment plus complexe. Bruno Latour (1989) a particulièrement bien montré l'importance des stratégies à mettre en œuvre pour accéder à une certaine reconnaissance : existence d'infrastructures (laboratoires ou bases de données), équipes de recherche, collègues (pour discuter les hypothèses), vocabulaire commun et méthodes partagées, soutien politique et de la société, etc.

Le principe même de la citation repose ainsi sur des mécanismes qui dépassent largement, qu'on le déplore ou non, la qualité ou l'originalité d'une recherche : la langue dans laquelle est écrite la citation, bien sûr, mais aussi la curiosité ou la paresse intellectuelle du chercheur et de ses collègues, l'inertie de son cadre conceptuel de réflexion, sa volonté de développer ses recherches à l'international, ses capacités linguistiques, ses moyens techniques et financiers, l'existence de collègues « amis » à l'international, etc.

Conclusions

La critique post-coloniale est intéressante pour fustiger un certain type de colonialisme :

« Les résultats montrent que la muséologie, telle qu'elle a été produite et enseignée dans le monde entier au cours des dernières décennies, a été créée et reproduite selon les structures coloniales du pouvoir. Un long chemin nous attend encore dans la recherche des influences et des courants muséologiques à l'intérieur et à l'extérieur de ces centres coloniaux » (Brulon Soares & Leshchenko 2018, p. 76).

Il conviendrait à mon sens de privilégier, plutôt que le modèle colonial, les structures actuelles de domination qui en diffèrent largement. Le prisme colonial ne viserait-il pas, par l'évocation d'un cadre en voie d'obsolescence (les anciens empires formés au XIX^e siècle), de favoriser la critique au détriment de l'action ? La perspective décoloniale permet en effet de masquer fort à propos les structures actuelles, fondées sur le pouvoir d'empires probablement bien plus redoutables que les fantômes de l'histoire coloniale. Elle élude, par ailleurs, les possibles réponses stratégiques qui pourraient être mises en œuvre maintenant, afin de changer la situation qui en résulte.

Références

Brulon Soares B. & Leshchenko A. (2018). *Museology in Colonial Context: A call for Decolonisation of Museum Theory*, *Icofom Study Series*, 46, 61-79.

Latour B. (1989). *La science en action*. Paris : La Découverte.

Mairesse F. (2019). Géopolitique du musée : les enjeux de la fréquentation, *Politique et sociétés*, 38, 3, 103-127.

MDPP (2018). *Comité permanent pour la définition du musée, perspectives et potentiels, rapport pour le Conseil d'administration de l'ICOM et Recommandations adoptées par le Conseil d'administration*, décembre, Retrieved from Internet on https://icom.museum/wp-content/uploads/2019/01/MDPP-report-and-recommendations-adopted-by-the-ICOM-EB-December-2018_FR.pdf (on August 2020).

Scheiner T. (2016). Réfléchir sur le champ muséal : significations et impact théorique de la muséologie, in F Mairesse (Ed.) *Nouvelles tendances de la muséologie* (pp. 39-52). Paris : La Documentation française.

Varine H. de. (2005). La décolonisation de la muséologie. *Nouvelles de l'ICOM*, 3, 3.